

FORMATION - CULTURE

Les sacrements d'initiation

Les *Propos* de cette année traiteront des trois sacrements fondamentaux dans la vie de l'Eglise : baptême, confirmation et eucharistie.

On les appelle aussi sacrements d'initiation. Outre la théologie, nous prêterons une grande attention aux questions connexes, telles que le baptême des adultes, l'ordre des trois sacrements, le catéchuménat, l'âge de la confirmation, la demande de liturgies de la Parole avec communion ou la célébration eucharistique.

I. Le rite : si pauvre et si riche

Et s'il était plus spectaculaire?

L'Eglise est un jardin irrigué par sept sources: ce sont les sept sacrements. Ils sont les canaux par lesquels Dieu vient à notre rencontre et nous offre sa grâce. De simples gestes, posés par des personnes humaines, et quelques mots, prononcés par des gens ordinaires, nous ouvrent l'accès à l'au-delà de la mort et nous conduisent à la vie éternelle. Dieu vient à notre rencontre, par des moyens non spectaculaires, pauvres et humbles. N'aurait-il pas pu choisir un chemin qui aurait suscité plus d'étonnement et d'attention? Non, Il utilise un peu d'eau, de pain et d'huile. Ou encore, une main étendue sur la tête d'un nouveau prêtre et un simple signe de croix sur celle d'un pécheur. Cela vaut-il la peine qu'on s'y arrête? Ce n'est pas par une large rivière ou un fleuve puissant, qui submerge tout sur son passage, que la grâce de Dieu nous parvient; mais par des sources discrètes cachées sous l'herbe du quotidien, à peine perceptibles. N'aurait-Il pas mieux fait d'utiliser la puissance de sa parole créatrice ou une voix semblable au tonnerre sur le Mont Horeb, dans le désert? Parler d'autorité eût tout de même été plus divin que verser, avec un coquillage, un peu d'eau sur la tête d'un enfant. Cependant, Il s'en tient à ce qui est petit et concret. Son chemin vers nous passe à travers la poussière.

Il n'est donc pas étonnant qu'au cours de l'histoire de l'Eglise, il y eut toujours des tentatives de réduire ce rôle de la matière et de ces gestes à quelque chose de plus humain; de ne s'en tenir qu'à la parole, car il s'agit de l'activité humaine la plus divine.

Il est tout de même plus humain de parler que de faire quelque chose. Les animaux aussi font quelque chose, mais ils ne parlent pas. Au temps de la rédaction de la première épître de Jean, l'auteur devait déjà affronter les gnostiques qui n'avaient guère d'estime pour la matière et le corps dans la question du salut. Ceux-ci considéraient même le corps de Jésus comme un vêtement dans lequel il s'était glissé temporairement pour s'en débarrasser dès que possible. Jésus, il faut l'écouter, non le regarder ni le toucher, disaient-ils. C'est pourquoi la lettre débute ainsi : *“ Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché : le verbe de vie, nous vous l'annonçons ”* (1 Jn 1,1). Jésus ne se laisse pas seulement entendre, Il se laisse voir et toucher. Les chemins que Dieu se fraie pour nous rejoindre passent par la matière et la corporéité. Dieu l'a voulu ainsi en devenant homme.

Certains trouvent cela trop peu. Ainsi en allait-il au temps de Jésus et en va-t-il au cours de l'histoire.

La réforme du XVI^e siècle fut également confrontée à ce problème. C'est pourquoi elle n'a retenu que deux sacrements sur sept et a attaché de plus en plus d'importance à la parole.

Mais on ne peut éluder le passage par la matière depuis que Dieu s'est manifesté sous forme humaine et s'est révélé comme homme en Jésus. Tout ce que Dieu fait, il l'inscrit désormais dans les limites du langage du corps. Il confie sa parole et ses gestes aux plis de l'histoire, en s'exposant constamment aux risques de la magie ou de la manipulation. Pour montrer à quel point Il voulait être humain, Dieu a pris notre humanité.

Le rite ne nous convient pas

A une époque où nous valorisons la culture verbale, nos sacrements et leur humble rituel en souffrent beaucoup. On le remarque durant l'eucharistie. La première partie – la liturgie de la Parole – prend plus de poids depuis le Concile; il y a là quelque chose à entendre et à apprendre. On lit et on parle.

D'emblée nous entrons dans la communication et l'échange. Mais à partir de l'offrande, le rituel prend le dessus: on apporte et on offre le pain et le vin; nous nous asseyons, nous nous levons, nous nous agenouillons et souvent nous levons les mains pour le Notre Père; il y a la bénédiction et l'élévation du pain et du vin, puis la communion, où nous mangeons et buvons.

A partir de l'offrande, l'attention baisse, d'autant plus qu'il n'y a plus rien de neuf à entendre. Le rite est d'ailleurs souvent identique: *“ la fois dernière, c'était la même chose! ”*. Les rituels sont répétitifs, donc monotones. C'est dans leur nature de rester stables, fidèles à la tradition, à *‘tout ce que nous avons toujours ainsi fait’*. Pour ceux qui aiment les changements, qui ont du mal à accepter que l'on se répète souvent et qui ne comprennent donc pas la nature profonde d'un rite, sonne alors le moment inexorable de l'ennui. En outre le rite sacramentel n'a aucune commune mesure avec l'effet que nous lui attribuons dans la foi. Dans des actes très sobres et en quelques mots, il se passe des choses divines. Il faut donc que le rituel semble insignifiant et peu efficace. Ainsi, nous appelons le baptême *‘un bain sacré’*, alors qu'on n'a versé que quelques gouttes d'eau. On ne peut pas dire que l'enfant sorte tout frais du bain. On dit que l'eucharistie est un repas, mais on en sort plus

affamé à la sortie qu'à l'entrée. Les rituels et les gestes sont bien pauvres. Pour certains, il faudrait les rendre 'plus significatifs', les mettre davantage en relief et leur donner plus de volume.

Pourquoi ne pas faire de l'eucharistie un vrai repas, où surabondent le pain et le vin?

Pourquoi ne pas utiliser une baignoire pleine d'eau?

Certes, il faut éviter que le rite soit trop maigrichon et que le pain n'ait plus aucun rapport avec le pain quotidien. Pour le baptême d'un enfant, le rite plus 'ample' de l'immersion existe dans l'Eglise depuis des siècles. Mais il est illusoire d'espérer que la signification du salut et la force du rituel y trouvent plus de relief. Au contraire, le fait d'amplifier la matière du rite l'anéantirait. L'eucharistie serait réduite à un simple repas et le baptême à un bain ordinaire. La faiblesse du rituel nous oblige à chercher ailleurs que dans la 'matérialité' du geste. Ici, nous devons voir plus loin que l'univers de nos actes quotidiens.

D'autres se lancent dans un surcroît de créativité : renouvelons-nous chaque fois, pour maintenir l'attention. Mais cela aussi anéantit la force spécifique du rituel. Le lien avec la tradition, les choses et les gens qui nous ont précédés est rompu. Nous nous détachons de notre histoire et de notre culture. Ce que nous ferons ainsi dans notre coin perdra toute autorité et divisera la communauté chrétienne, l'Eglise. Durant chaque célébration, le culte et la communauté célébrante sont, pour ainsi dire, 're-fondés'. Qui en a la compétence et l'autorité ? Pour les rituels chrétiens, cette rupture avec le passé et l'histoire est encore plus inquiétante: on risque ainsi de rompre le lien avec les actes fondateurs de Jésus, notamment son baptême dans le Jourdain et son dernier repas. La créativité ne peut se déployer que dans le cadre de données préalables. Nous devons continuer à faire ce que Jésus a fait et nous a demandé de poursuivre. Cette continuité doit demeurer visible.

Des rituels, on en trouve partout

Curieusement, notre culture, toujours en quête de nouveautés et de choses inédites, et donc pas très férue de traditions et de rituels, regorge de moments rituels. La pratique sacramentelle diminue; par ailleurs on invente toujours de nouveaux rituels et on assiste même au retour d'anciens rites. Chaque kermesse a ses vieux métiers ; il y a toujours autant de cortèges et de processions et partout, on évoque le passé avec complaisance. Si on n'est pas friand de rituels sacramentels dans le cadre d'une église, parce qu'ils impliquent des exigences morales et surtout parce qu'ils supposent la foi, on créera au besoin des célébrations non-ecclésiales en dehors de l'Eglise. On peut louer des prêtres et des rituels; on passe de l'intérieur de l'église au jardin, de sous la tour sous les arbres.

Nul besoin de chercher des rituels aussi loin. On ne pourrait d'ailleurs s'en passer. Tout ce que nous faisons demande corporéité, continuité et insertion dans le contexte d'une communauté. Ainsi, il ne suffit pas de dire : 'Je t'aime'. Cela ne va pas sans un baiser et un bouquet de fleurs, de préférence dans un contexte social. Seul, je reste insignifiant; j'ai besoin d'être entouré pour donner à mes actes poids et légitimité. Le mariage civil n'imité-t-il pas en partie le mariage religieux? Est-ce inconscient ? Car même à l'hôtel de ville les époux entrent solennellement. Un représentant officiel de la société s'apprête à les accueillir (l'échevin de l'état civil) ; on lit un extrait du code civil, suivi d'une brève allocution, puis de l'échange des consentements et des alliances. A la sortie, on joue même la musique de noces de Mendelssohn ou de Wagner destinée aux orgues de l'église. Ensuite, il y a toujours un vin d'honneur.

La vie est pleine de rituels. Un achat se conclut par une poignée de mains ou – de façon plus moderne – par une signature. Ici aussi, le 'rituel' n'est pas à la hauteur du résultat: en un trait de plume, vous voici propriétaire d'une maison et contraint à payer. A l'inauguration d'une route ou d'un pont, on coupe le ruban. C'est sans proportion avec ce qu'une route ou un pont peut vous offrir. C'est encore plus évident lorsqu'on pose la première pierre: il n'y a pas de construction pour autant. Et pourtant, on ne peut se passer de ce geste. Il n'y a ici aucune proportion raisonnable: les rituels et les symboles sont en dehors et au-dessus de la stricte rationalité, de la logique, du bon sens pratique et du sens de l'épargne. Et que dire du verre levé pour fêter quelqu'un? Vous lui dites : 'A votre santé' et pourtant vous buvez vous-même le verre !

Le rite est gratuit; il semble inutile car il n'a de toute évidence aucun effet concret. Mais il est indispensable et confère à toute chose un sens et une valeur. Il humanise nos paroles et nos actes. Les formules et les gestes rituels ont leur propre force. La vie est impensable sans ces choses 'inutiles' : *“ la danse, le baiser, la poignée de mains, le bouquet de fleurs sur la table... la flamme olympique, les bougies sur le gâteau d'anniversaire, le salut au drapeau, le muguet du 1^{er} mai, les chrysanthèmes du 2 novembre ”* (Th. Rey-Mermet, *Croire*, p. 17).

Le rite

Si le rite n'effectue rien sur le plan matériel, en revanche, il donne du sens et construit la communauté. C'est pourquoi il est indispensable ; il humanise. En habits de fête, vous n'êtes pas plus vêtus – et souvent moins – que lorsque vous êtes en tenue de travail, mais ces vêtements vous valorisent ainsi que votre entourage. La danse est tout autre chose et plus qu'une simple course, alors que vous utilisez les mêmes membres. Le rite vous donne une existence plus intense que d'habitude. Vous passez de la vie ordinaire à un autre monde. Le rite vous inscrit dans l'histoire et la tradition de votre culture: il vous officialise comme 'citoyen' de cette culture. C'est pour cela qu'il est toujours culturellement déterminé. Nous, occidentaux, nous nous saluons par une poignée de

mains ou un signe de la tête, les Japonais en s'inclinant, les Indiens en joignant les mains sur la poitrine. Les maoris de Nouvelle-Zélande appuient leurs nez l'un contre l'autre. Ce revêtement culturel existe bien entendu aussi dans les rites chrétiens qui nous relient à notre source religieuse, au judaïsme et à Jésus. Chaque sacrement est une étoile de David, à cinq branches: il s'enracine dans un terreau anthropologique, il nous renvoie à des antécédents juifs, il est institué par Jésus, il a traversé la longue histoire liturgique de l'Eglise et il cherche aujourd'hui encore à se rendre intelligible pour la culture et la sensibilité contemporaines.

Mais cela signifie aussi que nos rituels sont fixés et déterminés: nous en sommes les gestionnaires et non les propriétaires. Bien sûr, les alluvions de la culture se sont déposés sur la liturgie au cours de l'histoire de l'Eglise. Ils ne sont pas éternels, mais accessoires. Ils peuvent être purifiés: c'est ce qu'a fait Vatican II dans la *Constitution sur la liturgie*. Le rite joue un rôle irremplaçable dans la vie de la société et dans celle de l'Eglise. On pourrait dire qu'il précède la parole. En tout cas, il enracine celle-ci dans le terreau de la corporéité et confère à nos mots fugitifs consistance, permanence et profondeur. Mais la parole est de toute façon indispensable dans les sacrements chrétiens. Nous en parlerons dans un prochain *Propos*.

+ Godfried Cardinal Danneels,
Archevêque de Malines-Bruxelles